

fraises, elle trouva au fond du panier un collier de corail, ayant un écusson d'or entouré de perles fines, et sur lequel étaient gravés ces mots: „*Babet, à sa bienfaitrice.*“

LE PETIT CHIEN NOIR.

Georges, vieux portier d'un des grands hôtels de Paris, veuf depuis quelques années, et sans enfans, avait pour unique compagnon de sa loge, un petit chien noir qu'il appelait Colibri, dont l'instinct et l'intelligence amusaient son pauvre maître, et lui devenaient chaque jour d'une grande utilité.

Colibri n'avait reçu de la nature que ce qui pouvait le rendre agréable à ceux qui ne s'attachent pas à des dehors brillans: le corps maigre et allongé, les pates torses, la queue courte et les oreilles déchirées, les yeux petits

tits et recouverts de longs poils roux qui souvent en cachaient toute la vivacité: tel était l'extérieur de Colibri; souvent même il ajoutait à tous ces désavantages celui d'être crotté de la tête à la queue, ce qui exhalait une odeur qui le faisait baffouer de tout le monde, excepté de son vieux maître.

Parmi les personnes qui habitaient l'hôtel, était un peintre célèbre, également veuf, et n'ayant pour toute famille qu'une fille, nommée Joséphine, qui entra dans sa treizième année. Elle joignait à la plus agréable figure un esprit brillant, une heureuse saillie; mais, à travers ces avantages, on remarquait avec peine une brusquerie que souvent elle portait jusqu'à la dureté. Tous les gens de l'hôtel, et surtout le bon Georges, en faisaient chaque jour la pénible expérience. Le père seul de Joséphine, aveuglé par sa tendresse, ne s'apercevait pas de ce défaut si contraire à une éducation soignée, si nuisible au bonheur de tous.

On

On se doute aisément que Colibri éprouva, pour sa part, les funestes effets de la brusquerie de Joséphine. Jamais il n'avait obtenu d'elle le moindre reste de table, pas même les petites croûtes desséchées qui restaient après les déjeuners de la jeune demoiselle..... Oh! le vilain!.....“ comme il pue! A la porte! allez coucher!....., Telles étaient les uniques faveurs que recevait le pauvre animal; trop heureux encore quand elles n'étaient pas accompagnées de certains coups de balai, dont Joséphine n'était que trop prodigue.

De tous les talens que cultivait la jeune personne, la danse était celui qu'elle chérissait le plus. Elle brillait par la plus grande légèreté, par une grâce admirable, et sa jolie figure prenait alors une expression d'amabilité qui cachait les vices de son cœur. Paraissait-elle dans un bal, elle était entourée de mille hommages qui flattaient son orgueil, et lui faisaient entrevoir que, quelques avantages qu'on ait reçus de la nature, être aimée est le premier de tous les biens.

Dans

Dans une de ces brillantes réunions où Joséphine avait tant de plaisir à étaler ses grâces, elle heurta fortement un meuble, et se fit à la jambe une blessure assez profonde, qu'elle feignit de n'avoir pas sentie, de crainte que son père ne l'empêchât de danser. D'un autre côté, la chaleur et le mouvement de la danse, calmant le mal, empêchèrent Joséphine de croire que sa blessure fût aussi considérable. Elle continua donc, toute la nuit, à faire les délices et l'ornement de la fête.

Mais le lendemain, en se levant, elle éprouva une vive douleur qu'elle voulut encore déguiser à son père, espérant qu'elle ne serait pas de longue durée. Les efforts qu'elle fit pour cacher sa souffrance pendant plusieurs jours, envenimèrent sa plaie au point qu'il lui fut impossible de marcher, et qu'alors elle fut contrainte de tout avouer. Le médecin fut consulté. Il déclara qu'un des nerfs avait été attaqué, et qu'il craignait beaucoup que la guérison ne fût lente et difficile. Cet arrêt du docteur fut un coup de foudre pour Joséphine.

séphine. Elle était invitée à tant de bals; elle avait promis de danser tant de gavottes; elle devait sur-tout essayer un joli pas russe avec le plus habile danseur. Pour comble de dépit, jamais elle ne reçut à la fois plus d'invitations; il semblait que tout se réunissait pour augmenter son chagrin.

Bientôt le mal empira tellement, qu'obligée de garder le lit, la jeune blessée se trouva dans l'isolement le plus absolu. Ce fut alors qu'elle éprouva que les qualités du coeur nous font seules des amis, sans lesquels on gémit dans l'abandon. En effet, le père de Joséphine fut le seul consolateur qu'elle eut pendant quelque temps. Aucun des domestiques, qui tant de fois avaient éprouvé la dureté de son caractère, ne faisaient rien pour soulager ou distraire la jeune malade. Cependant le vieux Georges, qui l'avait vue naître, ne put résister au désir d'aller savoir de ses nouvelles. Elle était ce jour-là plus souffrante que jamais, et se livrant à toute la peine que lui causait sa triste position, elle laissait échapper des larmes de ses beaux yeux.

«Mille

« Mille excuses, mam'selle, dit Georges, entr'ouvrant avec précaution la porte de la chambre ; mais je ne puis tenir plus longtemps à vous exprimer combien je prends part à votre accident. Vous êtes donc tout-à-fait malade ? — Oui, je le suis, mon cher Georges, répondit Joséphine, avec un ton de douceur qui surprit et fit tressaillir le vieillard. Vous êtes, continua-t-elle, le premier des gens de la maison qui daigniez me témoigner quelque intérêt. — C'est que tous sont accoutumés à trembler si fort devant mam'selle, reprit Georges avec sa franchise ordinaire. Moi même je ne suis pas encore trop rassuré. — Oui, répondit Joséphine, j'eus bien des torts envers vous tous ; mais je prétends les réparer. — Et moi, répliqua le portier, pour vous prouver que je n'ai cessé de penser à vous, je viens vous guérir ; oui, si vous voulez vous fier à moi, sous huit jours je vous mets en état d'aller au bal. — Sous huit jours ! s'écria Joséphine avec joie. Bon Georges, quelle serait ma reconnaissance ! — Il ne faut pour cela que faire un remède bien simple

simple, dont je fis moi-même l'épreuve, l'été dernier, lorsque je me blessai si grièvement dans ma loge. — Eh quel est ce remède? je veux le faire au plus vite. — Je fis, reprit le vieillard, en la regardant avec attention, je fis lécher ma plaie par Colibri, et en peu de jours je fus guéri radicalement. Mais peut-être que mam'selle ne consentira pas que le pauvre animal..... Il est si vilain!.... il pue si fort!..... et puis il a tant de fois été battu par mam'selle, que je crains bien qu'il ne veuille jamais..... Ces animaux-là ont une mémoire! — “Qu'importe, reprit vivement Joséphine. Tâchez seulement de l'amener ici: je le traiterai si bien, je lui donnerai tant de bonnes choses à manger, qu'il oubliera peut-être les mauvais traitemens que trop souvent je lui fis supporter.,” Georges obéit, ouvrit la porte de l'antichambre, et trouva, sur le carré, Colibri qui l'attendait avec impatience, et qui, dès le premier signe que lui fit son maître d'entrer chez Joséphine, prit sa course dans l'escalier, se sauva jusqu'au fond de la loge de Georges, et s'y tint long-temps
caché

caché sous son lit, quelque instance qu'on pût lui faire: tant les coups qu'il avait reçus de la malade étaient gravés dans son souvenir. Ce ne fut que de force, et en le prenant dans ses bras, que le vieux portier parvint à le faire paraître devant Joséphine qui employa mille et mille caresses pour l'attirer auprès d'elle, lui désigna sa blessure, et lui fit aisément comprendre qu'elle attendait de lui le même service qu'il avait rendu à son maître.

Le pauvre animal, dont il semble que l'instinct soit de faire le bien pour le mal, se met aussitôt à lécher la plaie, quoique tremblant de tout son corps: il réitéra souvent ce remède salutaire, et guérit en moins de huit jours la jambe de Joséphine qui, les yeux mouillés de larmes, et passant sa main délicate sur la peau rude et velue de son généreux Esculape, lui voua pour jamais la plus vive reconnaissance, et fit succéder les soins les plus tendres à la dureté dont elle l'avait accablé tant de fois.

Elle

Elle reconnut alors qu'on ne doit jamais avilir l'être le plus abject, et que souvent, sous la laideur même, on trouve les qualités les plus rares, les services les plus utiles.

LES DEUX ROSIERS.

Dans une de ces belles matinées du printemps, où Paris se remplit des fleurs qui naissent dans tous ses environs, M. Dorlis, négociant, revenait du Jardin des Plantes avec ses deux filles, Anaïs et Céline. Ils traversèrent le marché aux fleurs, où il semble que Flore ait réuni la dépouille de ses jardins. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire d'arbustes rares, de plantes étrangères, paraît être en effet rassemblé dans ce lieu ravissant. Autant l'oeil s'y trouve frappé de la richesse et de la variété des couleurs, autant l'odorat est flatté par les différens parfums qu'ex-